

Faites-leur porter l'étoile de David ! Comme nos pères, nous devons mettre fin à leurs abominables trafics ! Révisons d'abord les naturalisations ! Appliquons-leur le statut des étrangers ! Saisissons leurs biens au profit des victimes de la guerre et des sinistrés. Et obligeons-les à porter enfin – bien en évidence sur leurs vêtements – le signe distinctif de leur véritable identité... Du jaune sur leurs habits, d'urgence, si nous ne voulons pas comme le disait notre Edmond de Goncourt, être bientôt nous-mêmes « domestiqués et ilotisés » !...

*Tract distribué dans la rue, 1940*

Un Juif, c'est facile à reconnaître d'après Radio-Paris, les journaux collabos et les affiches : à cause du nez crochu, des grandes oreilles décollées.

Nous, avec Jeannot, on a beau se regarder il n'y a rien de tout cela, ni pour le nez, ni pour les oreilles. C'est pas le cas de Carasco ou de Lopez, avec leur teint basané et leurs cheveux crépus tellement visibles qu'on dirait des Arabes.

Marcel

I. – Il est interdit aux Juifs, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter l'étoile juive.

II. – L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte, en caractères noirs, l'inscription « Juif ». Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue sur le vêtement.

*Huitième ordonnance, du 29 mai 1942,  
concernant les mesures contre les Juifs*

J'ai eu conscience d'être juif le jour où j'ai porté l'étoile et qu'on m'a interdit toutes les choses.

Simon

Ce 16 juillet 1942, il y a eu 7 000 assassins en uniforme. Tous français. Tous glorieux. Tous ignobles. Intermédiaires de la Gestapo, drapés dans le respect de la légalité et confortés dans leur haine de l'étranger, ces représentants qualifiés de la répression préparaient, à l'aube naissante d'un matin d'été, ce génocide dont ils portent à mes yeux la plus grande part de responsabilité pour la France. Bien plus que les nazis !

Maurice RAJFUS, *Opération Étoile jaune*,  
© Le Cherche-Midi éditeur, 2002

La grande rafle a été horrible. Ce dont je me souviens particulièrement, c'est le grand silence, le grand silence qui s'est abattu sur Belleville. Je n'avais pas l'habitude que ce soit tellement silencieux. Et tout d'un coup, des tambourinements aux portes, parce qu'on habitait un immeuble où il y avait beaucoup d'appartements ; des tambourinements aux portes, des cris, un brouhaha. C'était inquiétant. J'entendais beaucoup de bruits dans l'escalier. Et maman, me plaquant la main carrément sur la bouche, et regardant par la fenêtre. Il y avait une voisine en face, qui lui faisait signe de ne pas bouger. Elle mettait son doigt sur ses lèvres. Je ne voyais pas très bien la rue. J'éprouvais une impression de grondement. C'était à la fois silencieux et à la fois comme une fourmilière. Et puis il y eut des grands cris. J'ai vu quelqu'un tomber par la fenêtre. Je m'en souviens, des hurlements. Et toujours la main de maman devant ma bouche pour m'empêcher de faire du bruit. C'était horrible. Après ça a été très bizarre. La nuit, des bruits de voiture... Et puis à un moment donné, la voisine en face nous a fait signe. Maman a pris un parapluie et son sac. Elle a fermé la porte et nous sommes parties sans rien emporter. Rien d'autre que son sac et le parapluie.

Raymonde

Nous sommes nombreux, serrés les uns contre les autres. Ma mère, à ce moment, n'a qu'une idée en tête : nous voir fuir... Elle ne cesse de dire aux autres femmes : « Non, on ne part pas pour travailler en Allemagne, on ne peut pas travailler avec de petits enfants. » À ce moment, une voisine s'approche de ma mère et lui dit : « Léa, ma fille vient de s'enfuir par une issue de secours. » Ma mère nous donne l'ordre d'en faire autant, de retourner chez nos grands-parents ; moi je ne veux pas, j'ai huit ans, je m'accroche à sa jupe. Alors ma mère nous gifle pour nous obliger à réagir. À ce moment, je n'ai pas compris que c'était un acte d'amour et de déchirement pour elle...

Rachel

Des déportations, à Belleville, il y en avait tous les jours. Des déportations de petits ouvriers, de tailleurs, de cordonniers, de coiffeurs... Et tous les jours j'ai entendu des cris, des cris des familles que les policiers venaient chercher.

À l'école, on me traitait de sale Juif ; j'avais l'étoile qui était cousue sur mes vêtements ; mes amis disparaissaient ; les enfants juifs disparaissaient du jour au lendemain en permanence ; on savait qu'on emmenait les gens, même si on ne savait

pas très bien où. Toute cette période-là m'a donné des cauchemars. J'avais six ou sept ans. Je n'arrivais pas à dormir. Au moindre bruit, je croyais entendre des pas... Je criais : « Au voleur ! On vient m'enlever ! On vient me voler. » Et mon père ne savait pas comment me calmer, parce que je poussais des cris en pleine nuit, comme ça. Alors il prenait un broc d'eau et il me calmait avec un jet d'eau froide ; ensuite, j'étais dans mes draps mouillés, je tremblais de partout, et je ne pouvais plus crier. Ça s'est passé comme ça toutes les nuits. Je n'arrivais plus à dormir du tout.

Henri

Je me rappelle les conseils de ma mère pendant la guerre : « Il faut te cacher. » J'avais à peine six ans, j'éprouvais un sentiment de honte et de culpabilité, et je me « cachais » derrière les arbres de la cour de récréation de mon école publique.

Caroline

On peut avoir du mal à comprendre « enfant caché ». Mais c'est encore plus profond parce que c'était vraiment l'enfant caché des nuits entières dans des étables et à ne pas respirer, et avoir peur de chaque pas qui se produisait à l'endroit où on était.

Simon

Avec ma mère, on ne parlait pas. De toute façon, nous, enfants cachés, nous devions nous estimer contents d'être encore là. On n'avait rien vécu, on n'avait pas été dans un camp de concentration, donc on n'avait rien à dire. Je n'ai jamais parlé avec ma mère de ce que j'ai moi-même vécu. Elle, elle parlait toujours. Mais moi, je n'ai jamais parlé. Elle ne sait même pas ce que j'ai vécu... Je ne lui ai jamais raconté mes petites histoires parce qu'elle n'était pas ouverte à ça.

Louise

Je crois que collectivement en France, à la Libération, il y a eu la volonté de jeter un voile, d'oublier beaucoup de choses qui s'étaient passées et nous n'avions pas à parler parce qu'il n'y avait personne pour nous entendre.

Charles

Sans cesse, les enfants cachés ont eu à subir des questions du type : « Tu as survécu, toi, tu n'as pas le droit d'être triste. »

Dans l'immédiate après-guerre, de nombreuses maisons d'enfants accueillait les orphelins de père et de mère. Mais il semble que les enfants les plus malheureux aient été alors ceux qui avaient atterri dans la famille proche, qui vivaient entourés d'enfants de leur âge, trop différents pour les comprendre et à qui l'on répétait sans cesse qu'ils devaient être gais.

Marion



Quand j'ai commencé à lire, à cinq, six ans, on voyait sur les murs : « Mort aux Juifs. » Les premières lectures que j'ai eues, c'était les lectures murales. Je ne pouvais pas les éviter parce que c'était écrit en très grands caractères, en ville. Donc « Morts aux Juifs », « Les Juifs sont des chiens », « Interdit aux Juifs » pour le cinéma, « Interdit aux Juifs », pour le café. Petit à petit, tout était interdit. L'espace vital était réduit, réduit, réduit. Pas dans les jardins publics, pas à la plage. On n'avait plus le droit d'aller à la plage parce que les Juifs, on était des saletés, on polluant les plages, on polluant la mer. C'était un horizon très étroit. Et pour l'enfant que j'étais, j'ai quand même souffert de ça. Parce que moi qui étais une enfant exubérante, qui aimais sortir, qui aimais voir des choses, je ne voyais que de très mauvaises choses. Je n'entendais que les soucis de mes parents...

Franca

Des déportations, à Belleville, il y en avait tous les jours. Des déportations de petits ouvriers, de tailleurs, de cordonniers, de coiffeurs... Et tous les jours j'ai entendu des cris, des cris des familles que les policiers venaient chercher.

À l'école, on me traitait de sale Juif ; j'avais l'étoile qui était cousue sur mes vêtements ; mes amis disparaissaient ; les enfants juifs disparaissaient du jour au lendemain en permanence ; on savait qu'on emmenait les gens, même si on ne savait pas très bien où. Toute cette période-là m'a donné des cauchemars. J'avais six ou sept ans. Je n'arrivais pas à dormir. Au moindre bruit, je croyais entendre des pas... Je criais : « Au voleur ! On vient m'enlever ! On vient me voler. » Et mon père ne savait pas comment me calmer, parce que je poussais des cris en pleine nuit, comme ça. Alors il prenait un broc d'eau et il me calmait avec un jet d'eau froide ; ensuite, j'étais dans mes draps mouillés, je tremblais de partout, et je ne pouvais plus crier. Ça s'est passé comme ça toutes les nuits. Je n'arrivais plus à dormir du tout.

Henri

Je crois que collectivement en France, à la Libération, il y a eu la volonté de jeter un voile, d'oublier beaucoup de choses qui s'étaient passées et nous n'avions pas à parler parce qu'il n'y avait personne pour nous entendre.

Charles

La grande rafle a été horrible. Ce dont je me souviens particulièrement, c'est le grand silence, le grand silence qui s'est abattu sur Belleville. Je n'avais pas l'habitude que ce soit tellement silencieux. Et tout d'un coup, des tambourinements aux portes, parce qu'on habitait un immeuble où il y avait beaucoup d'appartements ; des tambourinements aux portes, des cris, un brouhaha. C'était inquiétant. J'entendais beaucoup de bruits dans l'escalier. Et maman, me plaquant la main carrément sur la bouche, et regardant par la fenêtre. Il y avait une voisine en face, qui lui faisait signe de ne pas bouger. Elle mettait son doigt sur ses lèvres. Je ne voyais pas très bien la rue. J'éprouvais une impression de grondement. C'était à la fois silencieux et à la fois comme une fourmilière. Et puis il y eut des grands cris. J'ai vu quelqu'un tomber par la fenêtre. Je m'en souviens, des hurlements. Et toujours la main de maman devant ma bouche pour m'empêcher de faire du bruit. C'était horrible. Après ça a été très bizarre. La nuit, des bruits de voiture... Et puis à un moment donné, la voisine en face nous a fait signe. Maman a pris un parapluie et son sac. Elle a fermé la porte et nous sommes parties sans rien emporter. Rien d'autre que son sac et le parapluie.

Raymonde

La Peur, la Peur avec un P « colossal », la Peur en grosses gouttes de pluie...

La tristesse et la peur sont entrées en nous pour ne plus nous quitter.

Je ne chante plus, je ne ris plus, personne ici ne veut comprendre ce qui s'est passé, ce qui peut nous arriver. Où sont mes amies ?

La nuit, les enfants crient, se réveillent effrayés par leurs rêves...

Sylvie

Le Vel' d'Hiv, ça a été terrible. C'était déjà noir de monde. C'était des cris, c'était affreux parce qu'il était déjà bondé. C'était au mois de juillet, il faisait une chaleur terrible. On a été mises dans le haut des gradins. Et là on a passé, je crois, cinq ou six jours. Ça a été le cauchemar... La chaleur, les cris. Les femmes qui appelaient les enfants ou les enfants qui appelaient leurs mères. Je ne me souviens pas de grand-chose sauf de la soif. La soif, cette lumière qui restait toujours allumée... C'était épouvantable. La puanteur... les toilettes se sont trouvées vite bouchées. Et je vous dirai franchement que je crois qu'on faisait les besoins derrière nous, à côté de nous, je ne sais plus trop où.

Hélène

I. - Il est interdit aux Juifs, dès l'âge de six ans révolus, de paraître en public sans porter l'étoile juive.  
 II. - L'étoile juive est une étoile à six pointes ayant les dimensions de la paume d'une main et les contours noirs. Elle est en tissu jaune et porte, en caractères noirs, l'inscription « Juif ». Elle devra être portée bien visiblement sur le côté gauche de la poitrine, solidement cousue sur le vêtement.

*Huitième ordonnance, du 29 mai 1942, concernant les mesures contre les Juifs*

J'ai eu conscience d'être juif le jour où j'ai porté l'étoile et qu'on m'a interdit toutes les choses.

Simon